



# LA RECONNAISSANCE

## des revendications collectives à l'estime de soi

Éditions  
SCIENCES  
HUMAINES

Extrait de la publication



# LA RECONNAISSANCE

**Des revendications collectives  
à l'estime de soi**

**La Petite Bibliothèque de Sciences Humaines**  
*Une collection dirigée par Véronique Bedin*

Éditions  
SCIENCE  
HUMAINE

Maquette couverture et intérieur: Isabelle Mouton.

Retrouvez nos ouvrages sur

**[www.scienceshumaines.com](http://www.scienceshumaines.com)**  
**[www.editions.scienceshumaines.com](http://www.editions.scienceshumaines.com)**

**Diffusion: Seuil**

**Distribution: Volumen**

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© **Sciences Humaines Éditions, 2013**

38, rue Rantheaume

BP 256, 89004 Auxerre Cedex

Tél.: 03 86 72 07 00/Fax: 03 86 52 53 26

ISBN = 9782361060725

## AVANT-PROPOS

Notre besoin de « reconnaissance » est incommensurable. Impossible aujourd'hui de lire un journal, de regarder une émission, de surfer sur Internet sans lire ou entendre le mot une dizaine de fois : besoin d'être reconnu dans le couple, au travail, socialement, politiquement, besoin d'être reconnu comme victime... la « quête de reconnaissance » est un « phénomène social total » (pour reprendre le titre de l'ouvrage d'A. Caillé, *La Découverte*, 2007). La soif de reconnaissance touche aussi bien les individus que les groupes. Au travail, elle concerne toutes les organisations, privées ou publiques, et toutes les professions, du bas en haut de la hiérarchie et prend la forme de revendications de salaires, de statuts, mais aussi d'une demande plus générale et plus diffuse qui porte sur la personne elle-même, le « respect » et la dignité que chacun estime dus.

Mais de quelle reconnaissance parle-t-on ? Ne s'agit-il pas d'un concept fourre-tout ? Nombreux sont ceux qui se sont interrogés, d'hier à aujourd'hui, sur le besoin de considération collective ou individuelle, sur ce qui se joue « sous le regard de l'autre ».

### **Sous le regard de l'autre**

La quête de considération et de prestige ainsi que le souci de paraître ont été perçus par nombre de philosophes comme faisant partie des mobiles fondamentaux guidant nos vies. Pour Jean-Jacques Rousseau, la recherche de « considération » est à la fois l'un des plus puissants mobiles personnels et un ciment de la vie en groupe. « Chacun commença à regarder les autres et à vouloir être regardé soi-même », écrit-il dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755).

Adam Smith a également compris que le besoin de reconnaissance est « le désir le plus ardent de l'âme humaine ». L'auteur de la *Théorie des sentiments moraux* (1759) note que « les hommes ont souvent renoncé volontairement à la vie, pour acquérir, après leur mort, une renommée dont ils ne pouvaient plus jouir ». On retrouve chez Hegel cette même thématique. Dans un fameux chapitre de *La Phénoménologie de l'esprit* (1807), consacré à la « dialectique du maître et de l'esclave », il décrit la lutte à mort que se livrent entre eux les hommes pour obtenir la « reconnaissance ». Celui qui deviendra le maître est celui qui est « prêt à perdre sa vie pour gagner la renommée ».

L'idée centrale de la reconnaissance sera reprise et développée par quelques penseurs contemporains. Tzvetan Todorov soutient dans *La Vie commune* (1995) une proposition simple: une des motivations principales de l'existence humaine réside dans le désir d'être « reconnu par autrui ».

Le philosophe Charles Taylor a montré que si l'identité individuelle se construit dans le regard de l'autre, cela est également vrai des communautés. Les minorités ethniques au sein d'une nation revendiquent aussi leur droit à la « reconnaissance ». Et le déni de reconnaissance peut être considéré comme une forme d'oppression. Selon le philosophe allemand Axel Honneth (*La Lutte pour la reconnaissance*, 2000), la notion de reconnaissance permet de mieux rendre compte de la manière dont se résolvent les conflits individuels et sociaux que ne le feraient les notions d'intérêt, d'appétit de pouvoir ou les principes abstraits comme l'amour, l'égalité ou la liberté. A. Honneth souligne combien la lutte pour la reconnaissance joue à tous les niveaux de la sociabilité humaine. Elle rejoint alors les travaux de psychologie sociale.

Après avoir présenté les principales théories de la reconnaissance, cet ouvrage se propose d'étudier la reconnaissance au cœur du social, notamment comme ciment des revendications collectives. Puis, dans une dernière partie, il étudie la notion d'estime de soi, dans ses implications individuelles et collectives.

## PENSER LA RECONNAISSANCE

- Les philosophes de la reconnaissance (encadré)
- Axel Honneth et la lutte pour la reconnaissance (C. Halpern)
- À propos de *Parcours de la reconnaissance. Trois études* de P. Ricœur (C. Halpern)
- Sous le regard des autres (T. Todorov)
- La reconnaissance au cœur du social (E. Renault)





## Les philosophes de la reconnaissance

Les philosophes de l'Antiquité, Aristote, Platon, et après eux les grands moralistes de l'époque classique, comme Montaigne ou La Rochefoucauld, n'ignorent pas le caractère social de l'être humain. Mais ils le considèrent généralement comme une faiblesse. La recherche d'approbation des autres humains est une coupable vanité; le sage doit atteindre l'autosuffisance. Il faut attendre le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec le reflux des privilèges et l'émergence de la notion de dignité de l'individu, pour que des philosophes affirment le besoin inné de reconnaissance de l'humain.

### **JEAN-JACQUES ROUSSEAU (1712-1778) :** L'IDÉE DE LA CONSIDÉRATION

Aristote le disait déjà : « L'homme qui est dans l'incapacité d'être membre d'une communauté, ou qui n'en éprouve nullement le besoin parce qu'il se suffit à lui-même, ne fait en rien partie de la cité, et par conséquent est une brute ou un dieu. » Le caractère social de l'être humain était donc bien admis depuis longtemps par les philosophes. Mais la révolution qu'opère Jean-Jacques Rousseau est de considérer que l'homme a véritablement besoin des autres pour exister. Les autres ne sont pas seulement un milieu naturel pour l'individu, mais lui sont nécessaires pour accéder à la condition humaine. « Le sauvage vit en lui-même, l'homme sociable, toujours hors de lui, ne sait vivre que dans l'opinion des autres, et c'est, pour ainsi dire, de leur seul jugement qu'il tire le sentiment de sa propre existence. »

Rousseau distingue trois sentiments : l'amour de soi est une notion positive, et correspond au simple instinct de conservation de tout être; l'amour propre est par contre un sentiment négatif, proche de la vanité, qui nous pousse à nous comparer aux autres, et à nous vouloir supérieurs à eux. Mais le mérite de Rousseau est de ne pas réduire le besoin de relations sociales à ces sentiments de rivalité. Il décrit ce qu'il appelle « l'idée de la considération », qui passe par le regard : « Chacun commença à regarder les autres et à vouloir être regardé soi-même. » Autrui est donc nécessaire à ma propre complétude.

### **ADAM SMITH (1723-1790) :**

#### **LE REGARD DES AUTRES À L'INTÉRIEUR DE NOUS**

Adam Smith est surtout connu comme économiste, et sa gloire eut pour effet d'occulter le philosophe moral. Il considérait pourtant lui-même sa *Théorie des sentiments moraux*, qu'il publia en 1759, comme un plus grand ouvrage que *La Richesse des nations*. Comme Jean-Jacques Rousseau, A. Smith voit dans le regard que nous portons les uns sur les autres un moyen d'accéder à l'humanité. Le besoin d'être regardé est même à l'origine de tous les autres besoins. Ainsi, l'homme riche est heureux parce qu'il parvient à attirer le regard des autres sur lui-même. Selon A. Smith, rien ne sert de juger négativement la dépendance de l'individu au regard d'autrui. Il faut accepter cette condition humaine, et même remercier « le créateur très sage de la nature » qui a « établi l'homme, en quelque sorte, comme le juge immédiat du genre humain ». Et donné ainsi naissance aux valeurs de la société, à l'éthique et l'esthétique. Néanmoins, vivre strictement en fonction du jugement des autres, positif de préférence, est vain. A. Smith suggère en fait de se construire un « spectateur impartial et bien informé » à l'intérieur de soi, sorte de représentation idéale du regard des autres : il l'appelle la conscience.

### **HEGEL (1770-1831) :**

#### **L'« ANERKENNUNG » OU LA RECONNAISSANCE**

Hegel, peut-être parce qu'il est le premier à utiliser ce terme, est souvent considéré comme le principal philosophe de la reconnaissance. Il s'était en effet donné comme projet de reconstituer à l'aide du concept de reconnaissance l'histoire de l'évolution de la moralité humaine. Selon lui, ce qui différencie l'animal de l'homme, c'est que le premier n'obéit qu'à son instinct de conservation, alors que le second, en plus de ce désir biologique de la vie, aspire à la reconnaissance de sa valeur par autrui. L'homme pourrait alors aller jusqu'à la mort pour obtenir les honneurs.

Hegel considère que la lutte pour la reconnaissance, « lutte à mort de pur prestige », est à l'origine des progrès dans la moralité. Le progrès moral s'accomplirait par une succession de paliers, trois modèles de reconnaissance de plus en plus ambitieux, que les sujets cherchent à atteindre : la reconnaissance juridique, définissant la sphère de la liberté individuelle, la reconnaissance dans l'amour, offrant la sécurité affective, et la reconnaissance dans l'État, qui permet à chacun de contribuer à la reproduction de l'ordre social dans le respect de lui-même.



**CHARLES TAYLOR :**  
**PAS D'INDIVIDU SANS AUTRUI**

Charles Taylor, philosophe canadien engagé dans la reconnaissance de la nation québécoise par le Canada, est connu comme un théoricien du communautarisme et de la reconnaissance des minorités. Selon lui, le déni de reconnaissance peut être une forme d'oppression. Le besoin de reconnaissance des groupes sociaux s'apparente aux questions identitaires de l'individu. C. Taylor analyse les raisons du malaise identitaire de l'individu contemporain. La liberté moderne a discrédité les hiérarchies de valeurs et de normes définies par un ordre divin qui assignait à chacun son rôle. L'individu contemporain cherche à se définir lui-même de façon autonome, et privilégie les plaisirs de la vie ordinaire. Le risque est alors de se bercer d'illusions, car « l'existence humaine n'a pas de sens hors du lien qui unit le sujet à autrui. (...) Nous nous définissons toujours dans un dialogue, parfois par opposition, parfois par identité, avec les "autres qui comptent" ».

**AXEL HONNETH :**  
**JUSTICE SOCIALE ET RECONNAISSANCE**

Selon le philosophe allemand Axel Honneth, la notion de reconnaissance permet mieux de rendre compte de la manière dont se résolvent les conflits individuels et sociaux que ne le feraient les notions d'intérêt, d'appétit de pouvoir ou les principes abstraits comme l'amour, l'égalité, la liberté. Si l'objet de la philosophie morale est de définir le juste et le bien, alors elle doit placer très haut le besoin de reconnaissance de l'identité d'autrui, comme l'avait fait Hegel en 1805.

Pour l'approcher de manière plus concrète, A. Honneth fait appel à la psychologie sociale de George H. Mead qui, au début de ce siècle, avait tenté de décrire la genèse de l'individu moderne : selon lui, plus le sujet est autonome, plus il dépend de la reconnaissance par autrui de son irremplaçabilité.

Selon A. Honneth, ce processus joue à tous les niveaux de la sociabilité humaine, et permet de décrire les champs relationnels auxquels l'individu a affaire. Ainsi, l'amour ou la sollicitude personnelle construisent le cercle des relations primaires (famille, amis), la considération et le respect fondent l'univers des relations juridiques et sociales, l'estime et la reconnaissance de l'utilité de chacun fondent les solidarités de groupes (nation, association).

## AXEL HONNETH ET LA LUTTE POUR LA RECONNAISSANCE

**R**econnaissance, le mot est partout. En général pour en marquer le manque. Pour évoquer le malaise de salariés jugeant que leur contribution dans l'entreprise n'est pas perçue à sa juste valeur. Pour dénoncer les discriminations subies par certaines minorités, qu'elles soient sexuelles, culturelles ou religieuses. Pour comprendre le malaise de nombreux jeunes de banlieue qui rejettent le mépris dont ils sont l'objet. Pour exiger que l'État face une place officielle à des pages sombres de son histoire, tels l'esclavage ou la colonisation. La reconnaissance est un mot magique qui semble capable de saisir dans ses larges rets tous les malheurs du monde ou presque. Est-elle un fourre-tout bien commode ou un concept opératoire ?

### **De Hegel à Honneth**

On doit au philosophe allemand Axel Honneth d'avoir repris la question de la reconnaissance avec rigueur pour en faire le pivot d'une nouvelle théorie de la société. Le concept n'est pas neuf. Hegel dans la *Phénoménologie de l'esprit* mettait en scène la lutte engagée par deux individus pour faire reconnaître l'un à l'autre leur liberté. Ce conflit prenait la forme d'un affrontement marquant le besoin qu'à chacun du regard de l'autre pour reconnaître sa propre valeur. C'est donc sur une lecture de Hegel que A. Honneth, le dernier héritier de l'école de Francfort, va asseoir sa théorie critique de la société, et non sur Karl Marx comme l'avaient fait ses prédécesseurs. La lutte pour la reconnaissance produit une tension qui pousse la société à approfondir toujours plus ses principes de justice. Elle joue un rôle moteur dans l'histoire qui conduit par exemple dans la sphère politique à étendre le droit de vote d'une petite élite à tous les hommes, puis aux



femmes, qui sait peut-être demain aux étrangers vivant sur le territoire...

Pour A. Honneth, la société n'est pas un agrégat d'individus égoïstes mus par le calcul rationnel de leurs intérêts. Les hommes ont des attentes morales. Les mobilisations et les luttes sociales apparaissent alors sous un jour très différent : elles ne visent pas seulement à obtenir des avantages matériels, elles sont des « luttes pour la reconnaissance ».

Cette conception de la société, A. Honneth l'assoit sur une certaine compréhension de l'homme, celle d'un être qui pour être épanoui, pour avoir une relation harmonieuse à lui-même, a besoin des autres. De leur amour, de leur considération, de leur respect, tant dans leur regard que dans leurs jugements et leurs comportements. A. Honneth distingue trois principes de reconnaissance dans nos sociétés modernes qui déterminent les attentes légitimes de chacun. L'amour, dans la sphère de l'intimité, qu'il soit familial, amoureux ou amical, est indispensable pour parvenir à la confiance en soi. Il s'appuie notamment sur les travaux du psychanalyste Donald Winnicott, qui montraient l'importance de l'attachement à la mère dans la construction de la personnalité de l'enfant. Dans la sphère des relations politiques et juridiques, le principe de l'égalité prévaut : chacun doit avoir les mêmes droits que les autres pour avoir le sentiment qu'on le respecte. Enfin dans la sphère collective, l'individu doit pouvoir se sentir utile à la collectivité, il doit avoir le sentiment que l'on prend en considération sa contribution, que ce soit par son travail ou par ses valeurs.

On le voit, le programme d'A. Honneth est ambitieux. Les multiculturalistes, tel Charles Taylor, insistaient sur l'importance de la reconnaissance des identités collectives. Pour A. Honneth, tous nos rapports à autrui sont traversés par des attentes de reconnaissance. À ceux qui pensent que notre époque est celle de la fin des grands récits, il propose une théorie sociale englobante portée par une vision de l'histoire et du progrès. La reconnaissance serait-elle devenue le nouveau grand paradigme des sciences humaines ?

## Les trois principes de reconnaissance, selon Axel Honneth

L'image que chacun a de soi, de ses capacités et de ses qualités dépend du regard d'autrui. Axel Honneth distingue trois principes de reconnaissance dans nos sociétés modernes, qui correspondent à trois sphères sociales différentes.

- Le principe de l'amour dans la sphère de l'intimité. L'amour (ou la sollicitude) désigne ici tous les rapports affectifs forts qui nourrissent les rapports amicaux, amoureux, familiaux. C'est grâce à l'expérience de l'amour que chacun peut accéder à la confiance en soi. A. Honneth s'appuie notamment sur les théories psychologiques de l'attachement, qui montrent l'importance du rapport à la mère dans la construction de l'identité personnelle et de l'autonomie.
- Le principe de la solidarité dans la sphère de la collectivité. Pour pouvoir accéder au sentiment d'estime de soi, chacun, notamment dans le travail, doit pouvoir se sentir considéré comme utile à la collectivité, en lui apportant sa contribution.
- Le principe de l'égalité dans la sphère des relations juridiques. Chacun doit pouvoir sentir avoir les mêmes droits que les autres individus pour développer ainsi le sentiment de respect de soi.

Pour A. Honneth, ce sont ces trois principes de reconnaissance qui déterminent les attentes légitimes de chacun.

## Les sciences sociales et la reconnaissance

Les sciences sociales aujourd'hui font un grand usage du terme de « reconnaissance », qu'il s'agisse de penser le travail, la place des minorités, les discriminations, les violences faites aux femmes, les banlieues...

L'atteste la multiplication des parutions sur la question, par exemple *La Reconnaissance à l'épreuve. Explorations socioanthropologiques*, sous la direction de Jean-Paul Payet et Alain Battegay<sup>1</sup> ou *La Quête de reconnaissance. Nouveau phénomène social total*<sup>2</sup>, dirigé par Alain Caillé, au titre évocateur. Le philosophe serait-il

1- J.-P. Payet et A. Battegay (dir.), *La Reconnaissance à l'épreuve. Explorations socioanthropologiques*, Septentrion, 2008.

2- A. Caillé, *La Quête de reconnaissance. Nouveau phénomène social total*, La Découverte, 2007.



victime de son succès? Tous ne partagent pas cet engouement. Notamment dans le champ du travail, François Dubet<sup>3</sup> insiste sur le fait que les individus mobilisent en réalité, pour parler de reconnaissance, plusieurs critères de justice différents et souvent contradictoires: égalité, mérite, autonomie. Ils font exploser l'évidence et l'unité de la reconnaissance. Je peux estimer que mon mérite n'est pas reconnu parce que ma progression salariale est liée à l'ancienneté, tandis que mon collègue peut soutenir que précisément ce système est juste car il reconnaît l'égalité des salariés par exemple. Pour F. Dubet, on ne peut donc pas faire de la reconnaissance le socle d'une théorie de la justice ou de l'action politique. D'autres soulignent l'usage peu probant fait dans les sciences sociales du concept de reconnaissance: les analyses, si elles sont sensibles au « vécu des acteurs », tendent à pécher par manque d'une vision plus large des rapports sociaux. La faute à Honneth ou à des usages un peu *light* qui ferait peu de cas d'un appareillage conceptuel rigoureux? Les acteurs eux-mêmes parlent aisément le langage de la reconnaissance sans forcément avoir une vision très claire de ce qu'il recouvre. La reconnaissance telle qu'elle a été conceptualisée par A. Honneth est sans nul doute un bel outil théorique. Reste maintenant à la mettre en musique de manière convaincante.

Catherine Halpern

---

3- F. Dubet, « Injustice et reconnaissance », *Esprit*, n° 7, juillet 2008.

## **Parcours de la reconnaissance. Trois études<sup>1</sup>, de Paul Ricœur**

Cet essai naît du constat qu'il n'existe pas à ce jour de théorie de la reconnaissance qui considère ce concept dans toute son extension. Paul Ricœur décide donc de tenter un pari : surmonter la diversité des sens de la reconnaissance pour produire un discours philosophique cohérent.

### **Que veut dire « reconnaître » ?**

Son point de départ est un travail lexicographique à partir des définitions du verbe « reconnaître » données par le *Dictionnaire de la langue française* d'Émile Littré et la deuxième édition du Grand Robert.

Fort de cette analyse, P. Ricœur décide de considérer trois acceptions de la reconnaissance : la reconnaissance comme identification (d'un objet ou d'une personne), la reconnaissance de soi et la reconnaissance mutuelle. Il s'appuie sur l'examen d'une chaîne d'« événements de pensée » (tel le geste cartésien du *cogito*, premier jalon d'une herméneutique de soi) qu'il confronte, évalue et articule. Ne nous en cachons pas : le texte est érudit, sinueux et de ce fait difficile. Mais il est aussi traversé par de belles pauses pour l'esprit. Ainsi, à la fin de la première étude, l'analyse d'un passage du *Temps retrouvé* de Marcel Proust où le narrateur retrouve à la faveur d'un dîner les êtres qui ont peuplé ses soirées mondaines d'autrefois et qu'il reconnaît à grande-peine. Cette scène met en évidence le risque de la méprise et montre tout ce qui sépare la reconnaissance des choses de la reconnaissance des personnes : si reconnaître une chose, c'est l'identifier par ses caractères génériques ou spécifiques, reconnaître une personne, c'est au contraire prêter attention aux traits individuels.

### **Reconnaissance de soi-même et figure de l'autre**

Dans la deuxième étude, « le soi a pris la place du quelque chose en général ». P. Ricœur soutient que se reconnaître soi-même, c'est reconnaître ses capacités d'agir (autrement dit pouvoir dire, pouvoir faire, pouvoir raconter et se raconter et bien sûr être imputable de son action). Mémoire et promesse constituent les deux sommets de cette reconnaissance de soi : « La mémoire est ce qui me permet de me reconnaître comme étant le même à travers le temps tandis que la promesse marque la volonté de rester constant en dépit des vicissitudes. » La figure de l'autre n'apparaît encore qu'en creux.

---

1- P. Ricœur, *Parcours de la reconnaissance. Trois études*, Stock, coll. « Les Essais », 2004.



La troisième étude tente alors de montrer que la lutte pour la reconnaissance (telle que l'a analysée Hegel) peut parfois être dépassée par une reconnaissance mutuelle et pacifiée sur le modèle du don réciproque qui fait l'expérience de la gratitude. Mais il ne s'agit là que d'« une pause dans la dispute »...

Catherine Halpern

## SOUS LE REGARD DES AUTRES

Ce n'est pas un hasard si Jean-Jacques Rousseau, Adam Smith et Hegel ont mis en valeur, parmi tous les processus élémentaires, la reconnaissance. Celle-ci est en effet exceptionnelle à un double titre. D'abord par son contenu même: c'est elle qui marque, plus qu'aucune autre action, l'entrée de l'individu dans l'existence spécifiquement humaine. Mais elle a aussi une singularité structurelle: c'est qu'elle apparaît, en quelque sorte, comme le double obligé de toutes les autres actions. En effet, lorsque l'enfant participe à des actions comme alterner ou coopérer, il reçoit aussi une confirmation de son existence par le fait que son partenaire lui ménage une place, s'arrête pour l'entendre « chanter » ou chante avec lui. Lorsqu'il explore ou transforme le monde environnant, lorsqu'il imite un adulte, il se reconnaît comme le sujet de ses propres actions, et donc comme un être existant. Quand il est réconforté ou combattu ou qu'il entre en communion avec autrui, il reçoit aussi, comme un bénéfice secondaire, une preuve de son existence. Toute coexistence est aussi une reconnaissance. C'est ce qui explique aussi l'attention que je prêterai à ce processus, de préférence à tous les autres.

### **Une notion englobante**

La reconnaissance englobe de toute évidence des activités innombrables, aux aspects les plus variés. Une fois introduite une notion aussi « englobante », on doit se demander quelles sont les raisons et les formes de cette diversité.

On pourrait, pour commencer, énumérer quelques sources de diversité, extérieures à la notion elle-même. La reconnaissance peut être matérielle ou immatérielle, de la richesse ou des



honneurs, impliquant ou non l'exercice du pouvoir sur d'autres personnes. L'aspiration à la reconnaissance peut être consciente ou inconsciente, mettant en œuvre des mécanismes rationnels ou irrationnels. Je peux aussi chercher à capter le regard d'autrui par différentes facettes de mon être, mon physique ou mon intelligence, ma voix ou mon silence.

Dans cette optique, les habits jouent un rôle particulier, car ils sont littéralement un terrain de rencontre entre le regard des autres et ma volonté, et ils me permettent de me situer par rapport à ces autres : je veux leur ressembler, ou à certains d'entre eux mais pas à tous, ou à personne. Bref, je choisis mes habits en fonction des autres, serait-ce pour leur dire qu'ils me sont indifférents. Celui en revanche qui ne peut plus exercer de contrôle sur ses habits (pour cause de pauvreté, par exemple) se sent paralysé face aux autres, privé de sa dignité. Ce n'est donc pas entièrement à tort qu'une vieille plaisanterie dit : la personne humaine se compose de trois parties, âme, corps et habits...

La reconnaissance atteint toutes les sphères de notre existence, et ses différentes formes ne peuvent se substituer l'une à l'autre : tout au plus parviennent-elles à apporter, le cas échéant, quelque consolation. J'ai besoin d'être reconnu sur le plan professionnel comme dans mes relations personnelles, dans l'amour et dans l'amitié ; et la fidélité de mes amis ne compense pas vraiment la perte de l'amour, pas plus que l'intensité de la vie privée ne peut effacer l'échec dans la vie politique. Un individu qui a investi l'essentiel de sa demande de reconnaissance dans le domaine public mais n'y reçoit plus aucune attention, se découvre soudain privé d'existence. Tel homme a passé sa vie à servir la société et l'État, et c'est de là qu'il tire l'essentiel de son sentiment d'existence ; une fois la vieillesse venue, et la demande sociale disparue, il ne sait pas équilibrer ce manque par l'attention dont il est l'objet de la part de ses proches ; n'existant plus publiquement, il a tout simplement l'impression de ne plus exister du tout.

On a vu avec Hegel que la demande de reconnaissance pouvait accompagner la lutte pour le pouvoir ; mais elle peut aussi s'articuler à des relations où la présence d'une hiérarchie permet d'éviter les conflits. La supériorité et l'infériorité des

partenaires sont souvent données d'avance; chacun d'entre eux n'aspire pas moins à l'approbation du regard de l'autre. La première reconnaissance que reçoit l'enfant lui vient d'êtres qui lui sont hiérarchiquement supérieurs: ses parents ou leurs substituts; ensuite ce rôle est repris par d'autres instances chargées par la société d'exercer cette fonction de sanction: instituteurs, maîtres, professeurs; nos employeurs, directeurs ou chefs. Les critiques détiennent souvent les clés de la reconnaissance pour les artistes et les écrivains débutants, ou pour ceux d'entre eux qui manquent d'assurance intérieure. Tous ces personnages supérieurs sont investis par la société d'une fonction essentielle: celle de proférer la sanction publique.

La reconnaissance provenant des inférieurs, à son tour, n'est pas non plus à négliger, bien qu'on se la dissimule le plus souvent: le maître, on le sait bien, a besoin de son serviteur non moins que l'inverse, le professeur est confirmé dans son sentiment d'exister par les élèves qui dépendent de lui, le chanteur a besoin tous les soirs des applaudissements de ses admirateurs, et les parents vivent comme un traumatisme le départ des enfants, qui semblaient pourtant être seuls demandeurs de reconnaissance.

Ces variantes hiérarchiques de la reconnaissance s'opposent en bloc aux situations égalitaires, au sein desquelles apparaissent plus facilement les sentiments de rivalité. Ces situations elles-mêmes sont nombreuses: l'amour, l'amitié, le travail, une partie de la vie familiale. Enfin, on peut devenir soi-même la source unique de sa reconnaissance, soit en allant dans la voie de l'autisme, en refusant tout contact avec le monde extérieur, soit en développant démesurément son orgueil et en se réservant le droit exclusif d'apprécier ses propres mérites, soit enfin en suscitant en soi une incarnation de Dieu, qui serve à approuver ou désapprouver nos conduites: ainsi, le saint cherche à dépasser son besoin de reconnaissance humaine et se satisfait à faire le bien. Certains artistes peuvent également se consacrer à leur travail sans nullement se soucier de ce qu'en penseront les autres. Mais, il faut l'ajouter, de telles solutions ne sont jamais que partielles ou provisoires; comme le remarque William James, « le